

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 14

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190341>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

A propos des œufs de Pâques.

Anciennes coutumes. — Les œufs pendant le Carême. — Les cuisiniers. — Les œufs comme aliment.

Un de nos abonnés de Neuchâtel nous écrit :

« A l'occasion des fêtes de Pâques, j'ai plusieurs fois entendu demander pourquoi l'on teignait des œufs, sans jamais avoir pu obtenir à ce sujet des renseignements précis, à l'égard de cette ancienne coutume. Pourriez-vous m'éclairer, ainsi que bon nombre de vos lecteurs, par quelques lignes dans le *Conteur* ?... Vous remerciant d'avance, je vous prie d'agréer, etc. »

La demande ci-dessus nous étonne quelque peu, attendu que chaque année, à pareille époque, de nombreux journaux, — surtout des journaux français, — reviennent sur l'usage des œufs de Pâques. Nous nous empressons néanmoins de répondre au désir exprimé.

L'usage des œufs de Pâques est général chez tous les peuples chrétiens, et paraît être une tradition symbolique de l'Eglise primitive. Les uns y voient un souvenir de l'œuf rouge que pondit, suivant un historien romain, une poule appartenant aux parents de l'empereur Alexandre Sévère, le jour de sa naissance. D'autres font remarquer que l'œuf ayant eu chez les païens un sens mystique, relatif à l'origine des êtres et du monde entier, c'est peut-être cette tradition qui s'est conservée dans la religion nouvelle. Le plus probable pourtant, c'est que les adeptes virent dans l'œuf, à cause du phénomène de l'éclosion, un symbole de la résurrection du Christ. De là la coutume de porter au temple et de faire bénir par le prêtre, le jour de Pâques, des œufs que l'on distribuait ensuite à sa famille et à ses amis, et dont plusieurs étaient décorés de sujets religieux.

Mais bientôt on ne vit plus là qu'une sorte de manifestation joyeuse à l'occasion des œufs, dont on avait été privé pendant tout le Carême, par les lois de l'Eglise. C'est le seul sens que la coutume des œufs de Pâques ait conservé au moyen-âge. On teignait ces œufs de diverses couleurs, et on se les envoyait entre parents, voisins et amis.

Le même usage existe en Russie où, depuis l'Empereur, jusqu'au dernier moujick, chacun s'y conforme. En Pologne, où l'abondance des œufs tenus en réserve pendant le Carême était énorme, un ancien usage voulait que tout maître de maison

offrit, le lundi de Pâques, un œuf dur à ses visiteurs ; il le rompait avec les doigts et le partageait avec son hôte.

Quelques mots maintenant sur les œufs comme aliment. — Les œufs sont si indispensables à la cuisine, que le chef le plus habile renoncerait à son art si on lui en interdisait l'usage. Aussi l'Eglise romaine, convaincue de cette nécessité, s'est-elle relâchée en leur faveur de la rigueur des lois du Carême en les permettant jusqu'au vendredi de la Passion. Depuis ce jour jusqu'à Pâques, l'imagination des cuisiniers est à la torture pour y suppléer ; car l'œuf est la liaison nécessaire de la plupart des sauces, de tous les ragoûts maigres, de presque tous les entremets. C'est un aimable conciliateur qui s'interpose entre toutes les parties pour opérer leur rapprochement et les identifier les unes aux autres. — Pourquoi n'en fait-on pas l'essai dans les sauces politiques ?.. Il nous éviterait bien des potins.

On connaît en France plus de six cents manières d'accommoder les œufs. On les mange à la bonne femme, à l'allemande, à la bourguignonne, à la duchesse, à la commère, à la huguenote, à la jésuite, à la Périgord, à la sauce Robert, à l'estragon, au blanc de perdrix, à la Coigny, au soleil, au père Douillet, etc., etc., etc. On les poche, on les frit, on les saute ; enfin, que n'en fait-on pas ? Mais leurs qualités hygiéniques dépendent beaucoup de leur préparation.

Rien n'est plus salubre qu'un œuf frais, rien n'est plus indigeste qu'un œuf dur. Le blanc de l'œuf est, de toutes les substances nutritives, celle qui s'assimile le plus promptement aux sucres nourriciers. Le jaune, qui est très nourrissant, joint à cet avantage de dissoudre les corps gras et de favoriser leur mélange avec les sucres digestifs. Dans les œufs à la coque, ces substances conservent tous leurs principes bienfaisants ; mais lorsqu'ils ont été dénaturés de mille manières par l'art culinaire, ils rentrent dans la classe des aliments dont il ne faut pas user avec excès.

Le fameux *poisson d'avril*, lancé à Berne le 1^{er} courant, annonçant pour ce jour-là l'arrivée du général Boulanger dans cette ville, et qui avait accumulé aux environs de la gare des centaines de curieux, nous fournit l'occasion de rappeler l'origine de ces amusantes mystifications. Voici ce que dit à ce sujet, un auteur très autorisé :

« Quand Charles IX voulut, en 1564, faire commencer l'année au 1^{er} avril, cette modification fut assez mal accueillie : on continua, par habitude, à donner et à recevoir des étrennes au 1^{er} janvier. Mais au jour fixé pour le nouvel-an (1^{er} avril), on se donnait de fausses étrennes, des étrennes d'atrappe ; et comme au mois d'avril le soleil vient de quitter le signe zodiacal des poissons, on donna à ces simulacres le nom de *poissons d'avril*. »

La vie arrangée.

Sous ce titre, M. Ch. Monselet publie, dans le *Don-Quichotte*, cette charmante causerie, qui peut être considérée comme une sage leçon donnée à tant de personnes qui se plaignent constamment de la position qui leur est faite en ce monde.

« Qui ne s'est surpris quelquefois à s'écrier avec amertume : *« Ah ! si j'avais pu arranger ma vie ! »* »

Un de mes amis, qui a l'habitude de mes découragements passagers, las de m'entendre répéter cette phrase, s'est planté l'autre jour devant moi et m'a dit :

— Eh bien ! voyons, comment l'aurais-tu arrangée, ta vie ?... Tout individu a son idéal ; quel est le tien ?

Je restai un moment sans réponse, et mon ami reprit :

— Commençons par le commencement. Aurais-tu voulu être prince ?

— Jamais, dis-je avec énergie ; fils de prince ! allons donc ! Je tiens trop à mourir dans ma patrie.

— Mais enfin, où aurais-tu voulu naître ?

— Où je suis né. Trouve-moi un plus beau pays que le mien.

Ainsi, dans ton idéal, tu ne déranges rien à ton origine, non plus qu'à ta famille ?

— Rien du tout. Je rends grâce au ciel d'avoir entouré mon berceau d'honnêtes figures et de cœurs affectueux.

— Alors, c'est ta jeunesse que tu voudrais refaire ?

— Non, ma jeunesse me représente les jours les plus heureux de mon existence ; elle a été remplie, elle a été ouverte à toutes les libres aspirations, à tous les beaux enthousiasmes. Je ne voudrais rien en retrancher, pas même ces larmes qu'on répand à vingt ans avec tant de sincérité, et qui ont fait dire à Alfred Musset :

Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

— Soit, reprit mon ami, d'un ton railleur. Je vois où le bât te blesse. C'est ton âge mûr, ton âge actuel que tu aurais voulu pouvoir arranger à ta guise.

— Précisément !

— Qu'est-ce qui manque donc à ton âge mûr ?

— Ah ! mon cher, une foule de choses ! m'écriai-je.

— Ce n'est pas de la santé, je pense ; tu en as à revendre.

— C'est vrai.

— Des honneurs, peut-être, des dignités ?

— Je n'y tiens pas, non, parole d'honneur !

— Des distractions, alors ?

— Peu !

— Des plaisirs ? Il me semble que sous ce rapport tu n'as pas à te plaindre.

— Aussi je ne me plains pas... Mais passons, passons, murmurai-je modestement.

— Non, ne passons pas... Tu as vécu, mon gail-lard, plus que cinq cents bourgeois pris au hasard... Tu as des relations à tous les étages de la société.

— Au cinquième étage surtout.

— Tu as connu des ministres...

— Avant qu'ils fussent ministres.

— Et des ambassadeurs...

— Lorsqu'ils n'étaient plus ambassadeurs.

— C'est égal, il en reste toujours quelque chose.

— Comme de la calomnie, j'en conviens.

Mon ami, se frappant le front d'un air inspiré : « Je te devine ! dit-il. Libre de refaire ta vie, tu voudrais redevenir garçon. »

— Le ciel m'en garde ! Un vieux célibataire ; connais-tu quelque chose de plus grognon, de plus maniaque.

— Fort bien. Donc, de ce côté-là, tu ne modifierais rien à ton existence. Que demanderais-tu donc à la Providence ?

— Tu le sais bien.

— Dis toujours.

— De l'argent.

— Nous y voilà ! Ame vénale !

— Que veux-tu ? balbutiai-je du ton d'un homme accablé.

— Beaucoup d'argent ?

— Non, beaucoup me gênerait ; beaucoup me couperait l'appétit ; beaucoup m'empêcherait de dormir ; beaucoup me rendrait avare et ambitieux...

— Ainsi, si tu avais pu arranger ta vie, selon ton expression, tu n'aurais pas désiré des goûts plus opulents ?

— Non.

— Eh bien, de tout cela, ajouta mon ami, il faut conclure que s'il t'avait été permis d'arranger ta vie... tu l'aurais arrangée absolument comme celle que le destin s'est donné la peine de te faire.

— Peut-être.

— Eh bien, cesse donc tes ridicules récriminations et continue de vivre comme tu l'as fait jusqu'ici. »

Lo père Pécet.

Lài a dàì dzeins que ne respettont nion, et ni çosse, ni cein : c'est dàì molonéto ; y'ein a dàì z'au-tro que ne font qu'asseimblant de respettà lè z'hommo hiaut pliacci et cliià à quoui dàivont : c'est dàì z'hypocrito ; et pi y'ein a qu'ont dàò respet po tot cein qu'est dè respettà : c'est lè bràvès dzeins, que y'ein a mémameint qu'ein ont mé que n'ein faut po étrè bin élévà. L'est dè cliià sorta qu'est lo père Pécet dont vo vé racontà oquiè tot-ora ; mà déviant, faut que vo diéssò que per tsi no l'est pràò la mouda dè sè razà la demeindze matin, kà on a diéro lo lizi dè cein fèrè tandi la senanna. N'ia què lè dzouveno valets, lè z'amoeiràò, que couennont, que sè ràzont dou iadzo pè senanna, po étrè pe galès, et po ne pas tràò ràpà lè djoutès dè lào grachàossès quand lè